



N. H. Jacob del.

Litho. de C. Motte, A des neiges.



NOUVEAU JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
Des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départements, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n°. 30; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n°. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal; et chez tous les libraires. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.  
~~~~~

MODES.

On voit encore beaucoup de robes de soie pour le négligé; elles sont ordinairement montantes, comme dans la gravure qui accompagne ce numéro. Les brandebourgs les plus à la mode sont de couleur et d'étoffe pareilles au fond de la robe. Ils représentent un feuillage bien délié, et découpé de manière à saisir tous les contours. Pour que cette robe soit bien exécutée, et que les liserés soient distincts, il faut s'adresser aux premiers magasins, car cela est d'une extrême difficulté. Nous tenons ce joli modèle de madame Deschamps, rue Favart, n°. 2. La coupe de ses robes, l'élégance et l'espèce de féerie attachée à ce qu'elle invente, ne laissent rien à désirer à la petite maîtresse la plus difficile.

La couleur à la mode pour les robes de soie est le vert américain. On porte des mousselines et des toiles imprimées. Les robes blanches sont rares pour la saison: le froid, qui s'est prolongé, a mis en vogue les soieries et les mousselines de couleur. Les femmes comme il faut viennent dans un salon en demi-négligé.

L'assemblage le plus bizarre est celui du jaune mêlé au ponceau. On garnit ainsi des chapeaux de crêpe lisse de deux rubans de couleur différente ; et dans les bons magasins on place souvent sur le devant du chapeau un nœud formé de ce ruban boiteux. La passe des chapeaux est évasée, garnie de biais de crêpe ou de gaze, plus ou moins touffus. Les rubans qui nouent le chapeau sous le menton sont aussi de deux couleurs opposées.

Nous avons vu un chapeau de paille blanc, garni de marabouts coupés par des rangées de grains d'acier. Cette mode, quoique bizarre, nous a paru jolie ; elle était d'ailleurs bien portée, et sortait de chez mademoiselle Juliette.

La rue Vivienne, à l'exception de quelques magasins, offre les modes les plus lourdes et les plus communes ; aussi nos élégantes ne s'y arrêtent guère, si ce n'est pour les rubans et étoffes de fantaisie.

MODES POUR LES HOMMES. — Gris pâle, gris noir, vert bleu, *meunier de Sans-Souci*, *barbe de cosaque*, telles sont les couleurs adoptées cet été par ces messieurs. Les redingotes et les habits laissent voir par derrière une partie de la cravate. Un homme à la mode ressemble à une tortue qui écoute, et qui a la tête hors de son écaille. La poitrine doit ressortir, et l'habit faire l'effet d'un fichu bouffant. Le pantalon plissé autour des reins, le gilet de couleur, la cravate croisée, le jabot plissé, l'aigue-marine montée en épingle, une badine à la main, une lorgnette pour ne rien voir : voilà ce qui constitue l'homme du jour.

M^{le}. FURET.

LES MOTS A LA MODE.

FORCÉE de reparaitre dans le monde après avoir vécu dix ans séparée de la société, je m'aperçois que je dois recommencer mon éducation, si je ne veux y figurer à peu près comme le ferait un élève de l'abbé Sicard.

Hier au soir j'étais placée dans un cercle, entre deux dames qui, à en juger par les égards dont on les entourait, me purent jouir de la considération générale. L'une d'elles se mit à passer en revue quelques personnes de cette brillante réunion. Elle parla de l'esprit charmant et *sentimental* de madame P..., de sa *tendresse expansive*. — Il est divin, répondit l'autre ; tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, est mesuré au compas de

la sensibilité. Une jeune femme traversa le salon ; sa tournure élégante était embellie de tout ce que la mode peut offrir de gracieux et de recherché. — Elle est *mise à ravir*, dit ma voisine ; personne n'a le *goût plus aérien, plus poétique* pour la pose d'un chapeau, pour draper un cachemire ; elle exerce une *juste influence* sur le bon ton des modes : elle est vraiment *l'aureole du bon goût.*

J'ouvris alors de grands yeux ; l'*étrangeté* des discours que j'entendais me fit redoubler de silence : je me serais perdue dans l'opinion de ceux qui m'entouraient, en m'exprimant comme il y a vingt ans, car la mode inconstante règne aussi sur notre langage.

Rougissant de mon ignorance, je rentrai chez moi avec le sentiment honteux de ma nullité dans le monde. J'y trouvai un vieil ami à qui je confiai mon chagrin. Consolez-vous, me dit-il, je vous procurerai un ouvrage nouveau où, parmi quelques détails charmans, vous remarquerez des phrases que vous ne pourrez comprendre ; apprenez-les par cœur, vous les placerez adroitement, et vos succès seront certains ; vous serez recherchée dans tous les cercles ; on accourra pour vous entendre : vous aurez une vogue brillante..... mais peut-être votre célébrité ne sera-t-elle pas de longue durée..... Le lendemain, mon vieil ami m'apporta..... *le Solitaire*.....

LA BONNE VIEILLE DU MARAIS.

HILDEGONDE. — CHRONIQUE DU 12^e. SIÈCLE.

Il y avait auprès de Cologne un respectable gentilhomme qui avait une fille extrêmement belle, nommée Hildegonde. Elle avait perdu sa mère dans un âge fort tendre ; et son père, qui ne voulait jamais se séparer d'elle dans ses divers pèlerinages, lui faisait porter les habits d'un jeune garçon.

Hildegonde avait quinze ans lorsque le vieux gentilhomme résolut d'aller visiter la Palestine ; elle fut du voyage, qu'elle supporta courageusement ; et, après avoir prié sur le tombeau de Jésus-Christ, elle revenait en Europe, lorsque son père mourut presque subitement, au moment où l'on allait se mettre en mer.

Avant de rendre l'âme, il recommanda sa fille, ses biens et son vaisseau à un vieil intendant qu'il avait amené avec lui, et qui jura sur les saints Évangiles de reconduire fidèlement Hilde-

gonde au château de ses pères. Mais après que le vieillard fut mort, tandis que sa fille inconsolable ne s'occupait que de sa douleur, le serviteur infidèle prit la fuite, avec le vaisseau et les richesses de son maître, laissant la jeune fille seule, sans appui, sans ressource, dans un pays dont elle ne connaissait ni le langage ni les mœurs.

Il y avait trois jours qu'Hildegonde n'avait plus de père lorsqu'elle s'aperçut le matin à son réveil de l'infâme trahison de l'intendant. On peindrait difficilement ses terreurs et son désespoir. La religion seule soutint son esprit et l'empêcha de succomber aux mouvemens affreux qui lui faisaient souhaiter la mort. Elle passa quelques jours dans les larmes; et personne ne vint la consoler. Les horreurs de la faim se firent bientôt sentir. Hildegonde mendia : jusque-là, ses jours avaient coulé dans l'opulence; elle vécut une année entière du pain de la pitié.

Enfin le ciel lui fit rencontrer, parmi quelques autres pèlerins allemands, un vieux seigneur bienfaisant et riche, à qui elle exposa ses misères, mais sans lui avouer qu'elle était une fille; car elle portait toujours les vêtemens d'un jeune homme. Le vieux seigneur eut pitié d'Hildegonde, et la ramena avec lui à Trèves. Il s'était élevé dans cette ville des querelles ecclésiastiques que l'on soumit à la décision du pape. Hildegonde fut chargée de porter au saint père les lettres de l'église de Trèves, roulées dans un bâton bien fermé. Elle fit le voyage à pied, pour ne pas donner de soupçons et arriver avec plus d'assurance.

Le deuxième jour, elle rencontra, dans un chemin écarté, un voleur qui venait de dérober une petite cassette pleine d'or, dans un château du voisinage. Le brigand, qui prit Hildegonde pour un beau jeune homme, séduit par sa physionomie douce et intéressante, lui représenta qu'elle s'exposait à de grands périls dans la route infestée qu'elle parcourait, et lui offrit de lui faire compagnie. Hildegonde accepta; car elle n'était pas très-rassurée.

Bientôt on entendit quelques hommes d'armes qui accouraient au grand galop à la poursuite du voleur. Celui-ci se retourna, vit le danger, remit précipitamment à Hildegonde le petit coffre qui l'embarrassait, et s'enfonça dans la forêt. La jeune fille troublée ne remarquait seulement pas qu'elle était chargée du dépôt et de la preuve du vol, lorsque les archers la joignirent, reconnurent le coffre qu'on leur avait signalé, et

s'emparèrent d'Hildegonde qui fut conduit devant des juges.

Elle était trop interdite pour se bien défendre ; d'ailleurs le coffre déposait avec force contre elle. On la condamna à mourir sur le gibet. Elle s'écria, en fondant en larmes, qu'elle était innocente, et demanda un confesseur. On lui envoya un bon moine, à qui elle conta toute son histoire. Le religieux se persuada facilement qu'une jeune fille si ingénue ne pouvait pas avoir commis un grand crime. Il alla exposer aux juges le sexe du prétendu voleur et soutint son innocence.

En apprenant qu'Hildegonde était une fille, les juges se trouvèrent plus disposés à ne la pas croire coupable. Elle avait indiqué l'endroit de la forêt où s'était réfugié le brigand ; on y fit de si heureuses recherches qu'on l'arrêta.

Mais il nia avec audace. — Vous ne pouvez pas me condamner, dit-il, sur la déposition d'un seul témoin ; celui qui portait le coffre en doit être le voleur. Le bon religieux, voyant les juges embarrassés s'écria : — Eh bien, il faut éclaircir l'affaire devant le jugement de Dieu, par l'épreuve du fer chaud.

On apporta donc une barre de fer rougi au feu ; on la bénit ; tous les assistans se mirent en prières ; Hildegonde toucha le fer ardent et retira sa petite main intacte. Mais la main du voleur ne soutint pas l'épreuve sans être à demi-brulée. Il n'osa plus nier, tout le peuple poussa un cri de joie, et on conduisit le brigand au supplice.

Le maître du château et du coffre volé était un jeune seigneur qui possédait de grands biens et qui avait l'âme généreuse. Il voulut recevoir chez lui l'aimable Hildegonde, que le bon moine accompagna. La jeune fille reprit les habits de son sexe, et parut si charmante, que son hôte en devint éperdument amoureux. Elle était dans l'âge de l'amour : elle répondit à des feux dignes d'elle et donna son cœur.

Cependant l'intendant de son père était revenu en Allemagne ; et, croyant ne jamais revoir Hildegonde, il s'était emparé du château et de tous les biens de son ancien maître. Le jeune amant d'Hildegonde dénonça au souverain la conduite de ce traître, qui fut mis à mort ; l'aimable pèlerine rentra dans ses biens ; elle épousa celui qu'elle aimait ; et l'histoire de sa vie ne fut plus qu'une suite de jours agréables (1).

ALBINE.

(1) Cette nouvelle est tirée librement de Césaire de Cîteaux. Elle fournirait peut-être à l'imagination de quelque dame le sujet d'un petit roman.

SHAKSPEARE.

OEuvres de Shakspeare, traduites de l'anglais par Letourneur, avec une notice sur Shakspeare, et sur le jubilé célébré en son honneur en 1769, des observations et des notes sur chaque pièce, etc.; 12 vol. in-18. Prix, 2 fr. le volume. Le premier, qui contiendra la notice, *Othello*, la *Tempête* et les *Méprises*, paraîtra le 25 juillet prochain. On souscrit chez Brissot-Thivars, rue Chabanais, n°. 2; et chez Guien, boulevard Montmartre, n°. 23.

Tout est sujet en France à l'empire de la mode. Les Vampires ont eu une vogue terrible; et une dame de beaucoup d'esprit va publier, dit-on, un *Loup-garou* qui fera bien frissonner. Shakspeare, autrefois si dédaigné, obtient enfin quelque justice. On recherche de toutes parts les traductions de ses ouvrages. Une édition in-8°. a déjà obtenu de grands succès. On en publie maintenant une autre, que l'on dit fort jolie, et qui se recommande surtout aux dames; le format in-18 leur convient mieux en effet que les volumes pesans de l'in-8°.

Mais jugera-t-on bien Shakspeare, en lisant les traductions de ses ouvrages *intraduisibles*? Quoique celle de Letourneur soit justement admirée, pour goûter Shakspeare, il faut connaître sa langue, la méditer, et surtout oublier que l'art dramatique est assujéti à des règles sévères. Il serait inconvenant à une femme d'élever une discussion contre ces règles; mais posséderions-nous les chefs-d'œuvre de Shakspeare, s'il avait suivi les principes d'Aristote? Enfant de la nature, il ne dut qu'à elle seule ses plus belles inspirations. Il quitta Stratford, sa ville natale, parce que les murs d'un parc mettaient un obstacle à ses courses champêtres. Tour à tour attaché au service des théâtres, comédien, poète, il se montra partout ennemi de la contrainte.

Le théâtre anglais était un vaste champ qu'il pouvait parcourir au gré de ses caprices. Shakspeare, entravé dans sa marche par les barrières des trois unités, aurait fui avec autant d'épouvante que lorsqu'il s'échappa de Stratford, parce qu'un orgueilleux baronnet voulait lui ôter les plaisirs de la chasse. Libre au contraire, il s'élança dans la carrière dramatique, guidé par sa seule imagination, inspiré par son seul génie. A-t-il mérité la palme tragique? doit-il être placé entre Sophocle et Corneille? c'est ce que je laisse à décider au sexe qui s'est arrogé le droit de prononcer sur tout en dernier ressort, même sur la forme d'un chapeau et sur la coupe d'une robe.

ADELINA.

MÉLANGES.

— Potier dit fort plaisamment à son tailleur, dans le rôle de M. de Bois-sec : « Si je puis entrer dans mon pantalon, je ne le prends pas. » En vérité, on serait tenté de croire que les belles Parisiennes sont aussi exigeantes pour leurs corsets et leurs souliers. La taille pincée à l'excès, le pied mignon par force, l'air au supplice, beaucoup d'humeur, c'est à tout cela qu'on distingue une élégante.

— On annonce comme devant paraître incessamment un ouvrage de lady Morgan sur l'Italie. Si les Italiens ont été aussi complaisans que les Français pour la célèbre étrangère, nul doute que nous ne retrouvions dans son Italie les jolies anecdotes et les vieilles chroniques fournies par des compilateurs galans, qui se seront mis en servage auprès de l'aimable lady. Un petit coup d'éventail, un doux sourire, en voilà autant qu'il en faut pour récompenser le *patito* le plus exigeant.

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer qu'il nous semble bien téméraire d'écrire sur l'Italie après avoir lu le chef-d'œuvre de madame de Staël. Nous nous abstiendrons de toute autre réflexion jusqu'au moment où nous aurons lu l'ouvrage de lady Morgan.

M^{lle}. FURET.

— M. le comte François de Neufchâteau est toujours poète et toujours galant. On lit beaucoup en ce moment un épître qu'il vient d'adresser à M. Viennet. Nous ne citerons que ces deux vers, qui contiennent un reproche approuvé par les dames :

Du beau sexe en passant à peine parles-tu ;

Mais il n'est, sans l'amour, ni talent, ni vertu....

Cette épître fait partie de la 29^e. livraison de *la Revue Encyclopédique*, de ce recueil admiré de tout ce qu'il y a de lettré en Europe, et composé par nos savans les plus célèbres et nos premiers littérateurs (1).

Avis. — « Abonnez-vous, disait le *Morning-Post* (journal an-

(1) Dans un numéro prochain, nous donnerons un état de situation de tous les journaux de la capitale, avec les noms des principaux rédacteurs, et le nombre des abonnés.

» glais du matin); ou si je ne vous vois pas au nombre de mes abonnés, je dirai tout ce que j'apprendrai sur votre compte. Je ne vous nommerai pas, vous me feriez poursuivre; mais je vous désignerai si bien qu'il sera impossible de vous méconnaître. Aventures de boudoirs, scènes de parlement *roué*...., rien ne demeurera secret pour moi. Les salons de la cour, l'arrière-boutique de la jolie marchande et le parloir de la modeste bourgeoise n'auront pour mes yeux d'argus que des murs d'un cristal transparent. Abonnez-vous, vous dis-je, ou craignez le fiel d'un journaliste qui meurt de faim. » La peur prit à toutes les classes. Pendant qu'un mauvais chien ronge un os il ne mord pas, pensèrent les Anglais (car ils pensent quelquefois). Ils portèrent leurs offrandes au *Morning-Post* qui se tut, fut riche, et par conséquent sans envie de mordre.

LA SOLITAIRE.

VARIÉTÉS.

La curiosité et l'intérêt que l'on mettait à savoir l'issue de la querelle de M. Perlet avec le public, a pour ainsi dire paralysé les autres événemens des coulisses. Cet excellent acteur est, dit-on, appelé aux Français; mais on assure en même temps que les offres qui lui sont faites à ce théâtre sont fort au-dessous de ce qu'il gagne au Gymnase.

— Melpomène a ses disciples en campagne, et Thalie va prendre le deuil pour le départ de mademoiselle Mars.

— On commence à se lasser de voir jouer à la poupée sur certain théâtre, et l'on prétend avoir entendu, il y a quelques jours à l'Odéon, la cloche des *Vépres siciliennes* sonner l'agonie d'*Oreste*.

— La séance de l'Académie pour la réception de M. Villemain était fort brillante. Le récipiendaire, dans son discours, n'a pas évité tous les écueils, quoiqu'il ait sauvé son esquif des plus dangereux. Il a été entendu avec une grande attention; et l'on n'est, pour l'ordinaire, attentif qu'aux choses qui plaisent.

M^{lle}. FURET.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

